

Cet article d'Anne Pénicaud et Olivier Robin (CADIR-Lyon) pose les bases d'une lecture énonciative du chapitre I de l'évangile de Luc (v. 5- 80). Un préalable, exposant les raisons et les fondements théoriques d'une telle lecture, sera suivi par un premier moment d'analyse. Une observation globale des v. 5-80, considérés à partir de leur forme énonciative, y servira d'appui à la formulation d'hypothèses de lecture elles-mêmes reprises dans la perspective d'une théologie de la lecture.

I – PRÉALABLE (A. Pénicaud)

Le présent article reprend la présentation faite à l'occasion du colloque de juin 2012¹, mais d'un point de vue plus développé : il ouvre en effet une série de textes consacrée au récit inaugural de l'évangile de Luc (Lc 1,5-80)². L'analyse de ces textes n'est pas une nouveauté pour les sémioticiens de longue date³. Pour d'autres, qui découvrent la lecture sémiotique, elle est encore inédite. Cette proposition de lecture s'adresse aux uns comme aux autres. En effet la lecture menée ici développera les modèles et les pratiques de la proposition, nouvelle, d'une sémiotique énonciative.

Pourquoi courir ainsi le risque de la nouveauté ? La réponse se trouve dans la dynamique de recherche propre à la sémiotique. Depuis ses débuts il y a cinquante ans, la discipline sémiotique n'a cessé d'évoluer en rapport avec les textes qu'elle examinait, générant en chemin des modèles et des gestes d'analyse continuellement renouvelés. Dans un premier moment les modèles élaborés par Greimas, essentiellement fondés sur la lecture de contes, ont permis l'avènement d'une première sémiotique appréhendant les textes comme des énoncés organisés par une logique narrative. Cependant la confrontation de ces modèles aux textes bibliques a rapidement conduit les sémioticiens du CADIR à resituer tout énoncé comme la manifestation d'une énonciation immanente⁴, et à repenser du même coup le statut de la lecture dans une perspective figurative référée

¹ Il s'agissait d'une lecture énonciative de Lc 1,46-55 (le « Magnificat »).

² La lecture ne concernera donc pas la totalité du chapitre I. En effet les v. 1,1-4, qui précèdent ce récit, introduisent l'ensemble du texte en déployant le pacte énonciatif de l'évangile. Leur analyse n'entre donc pas dans le projet de cette série d'articles.

³ Voir notamment, de L. PANIER, *La naissance du fils de Dieu - Sémiotique et théologie discursive - Lecture de Luc 1-2*, Cogitatio fidei n°164, Paris, Cerf 1991. Les v. 1-4 ont également été analysés par cet ouvrage (pp. 25-33), cette analyse étant elle-même reprise par le livre d'A. FORTIN, *L'annonce de la bonne nouvelle aux pauvres - Une théologie de la grâce et du Verbe fait chair*, Médiaspaul, Montréal 2005.

⁴ Ce rapport, établi par Greimas comme le fondement de la sémiotique, n'a pas été développé par lui en direction d'un examen de l'énonciation. Ce développement a été le travail du CADIR. Pour une présentation de l'énonciation, cf de Fr. Martin, *Pour une théologie de la lettre*, Cogitatio fidei n°196, Paris, Cerf 1996, pp.92-95.

à l'énonciation. La proposition faite aujourd'hui, celle d'une sémiotique énonciative, poursuit ce chemin sans bien sûr prétendre contester la sémiotique figurative qui l'a précédée et dans laquelle elle se fonde. Son statut est plutôt celui d'une proposition alternative, dont les pages qui suivent expliciteront les fondements et les visées.

1. L'énonciation dans la sémiotique du CADIR

L'énonciation est comprise en sémiotique dans une perspective logique qui la distingue nettement du point de vue de l'auteur. Durant la rédaction du texte, il y avait bien un auteur écrivant ce texte, mais une fois le texte achevé il n'y a plus d'auteur : il s'est définitivement absenté. Si on considère ce texte, on y découvre cependant comme une sorte de point d'origine, mais comparable à celui qu'indique la perspective d'un tableau et qui n'a rien à voir avec la place qu'occupait le peintre réalisant son œuvre. Ce lieu originel est l'énonciation, comprise comme la place d'un « je, ici, maintenant ». Porter attention à l'énonciation requalifie un texte comme un énoncé, dans lequel cette énonciation se « lit » à la manière des pas sur le sable de la célèbre chanson « Les feuilles mortes »⁵. Elle s'y découvre en creux grâce aux acteurs, espaces et temps de l'énoncé, qui en sont comme une figure inversée. En effet les acteurs sont des « non je » situés en vis-à-vis du « je » de l'énonciation. Les espaces sont des « non ici », qui supposent par contraste l'« ici » de l'énonciation. Quant aux indications de temps, elles renvoient par la négative au « maintenant » de l'énonciation : le présent en est contemporain, le passé lui est antérieur et le futur lui est postérieur. Les acteurs, espaces et temps d'un énoncé présupposent ainsi la place de l'énonciation en même temps qu'ils en sont la négation⁶. Ainsi la fonction de l'énonciation est analogue à celle de l'origine dans une courbe mathématique. Concrètement absente mais structurellement présente, elle est le point zéro qui assure l'homogénéité de cette courbe dont tous les points sont indexés sur elle : de même l'homogénéité d'un énoncé tient à la façon dont tous ses acteurs, espaces et temps sont indexés sur la position virtuelle d'un « je, ici, maintenant ». Ce lieu vide est ainsi postulé par un énoncé comme conditionnant sa cohérence.

L'attention à l'énonciation a d'abord porté, au CADIR, le développement d'une

⁵ Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" de Jacques Prévert : Approches de l'énonciation », revue *Sémiotique et Bible* n° 117, mars 2005, pp. 5-29

⁶ « Ainsi ce lieu peut-il être appelé le lieu de l' « ego hic et nunc » (« je ici et maintenant ») qui, grâce à des procédures dites de « débrayage », rend possible le surgissement dans l'énoncé d'un « il(s)/elle(s) – là – alors », autant de grandeurs actorielles et spatio-temporelles qu'on définira d'abord comme « non-je », « non ici », « non maintenant » dans la mesure où elles n'ont d'existence que dans l'énoncé et ne sont donc pas à ce titre identifiables à l'instance d'énonciation elle-même. » Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" de Jacques Prévert : approche de l'énonciation », revue *Sémiotique et Bible* n° 117, mars 2005, p 12. Voir également, d'E. Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français », in *Problèmes de linguistique générale, I*, (col Tel) Paris, Gallimard 1966, p 242.

sémiotique à la fois figurative et figurale. La dimension figurative du texte apparaît dès lors que le principe d'immanence situe acteurs, espaces et temps comme des figures qui demeurent entièrement à déterminer⁷. La fonction des figures est de qualifier ces positions, leur donnant ainsi une « consistance figurative ». Considérés du point de vue de l'énonciation, les énoncés apparaissent ainsi comme des tissages de figures en parcours greffés sur les différents dispositifs d'acteurs d'espaces et de temps, et dont les échos et les écarts ont pour effet de situer ces dispositifs les uns par rapport aux autres⁸.

Pour les sémioticiens, la fonction des figures n'est donc pas tant de figurer un monde possible⁹ que d'attester de la forme d'une énonciation. Là s'indique le passage vers la dimension figurale. Il est opéré par les accrocs repérables dans le tissu figuratif des énoncés - ellipses, incohérences, oxymores, ou plus discrètement désignations détournées (métaphores, métonymies...), ces cahots signifiants qu'une citation d'Origène devenue célèbre chez les sémioticiens lecteurs de la Bible, qualifie comme des « pierres d'achoppement » sur les chemins de la lecture¹⁰. Comme les « scrupules » du latin – qui désignait ainsi les cailloux dans la chaussure qui forcent l'arrêt et incitent un marcheur à suspendre sa marche et à en réajuster les conditions, ces cahots arrêtent la lecture. Le dérangement qu'ils imposent en engagent le retournement depuis l'attention à un énoncé figé dans son aptitude figurative vers un accueil de l'énonciation comprise comme puissance de mouvement et de vie. Le figural est ainsi la marque, dans un énoncé, de la parole qui le traverse, porteuse d'un « faire sens » développé comme orthogonalement aux énoncés. Cette parole en effet s'appuie sur le déploiement des figures de l'énoncé, mais pour les diriger dans une direction bien différente des représentations qu'elles donnent à voir¹¹.

⁷ Le principe d'immanence fonde la pensée structurale. En sémiotique, il postule qu'un texte constitue un « micro univers de signification », un système de sens cohérent par lui-même et qui ne saurait être expliqué à partir de savoirs extérieurs au texte. Cette coupure avec le hors texte situe les acteurs, espaces et temps d'un texte comme des figures entièrement neuves, dont il y a lieu de considérer les déterminations à l'intérieur du texte.

⁸ La recherche du CADIR a bien montré comment la question de l'énonciation est indissociable de celle des « figures ». Au terme d'une longue trajectoire scientifique, le terme de « figures » (initié par Greimas avec une signification proprement sémantique) en est venu à désigner dans cette recherche la puissance figurative inhérente aux textes, qui re-présentent la « réalité » en la façonnant à leur gré comme le feraient des tableaux de mots. Les figures d'un énoncé sont donc les qualifications qu'il donne aux acteurs, espaces et temps. Ces qualifications ne cessant d'évoluer au fil du discours, les figures sont des figures en parcours dans un énoncé, ou encore des « parcours figuratifs » dont les entrecroisements constituent cet énoncé comme le tissage de fils multiples.

⁹ En cela la sémiotique se différencie nettement des positions de Paul Ricoeur. Cf L. PANIER, « Ricoeur et la sémiotique, une rencontre « improbable » ? *Semiotica* 168, ¼ (2008), pp. 305-324.

¹⁰ J. CALLOUD, « Le texte à lire », in *Le temps de la lecture – exégèse biblique et sémiotique*, Lectio divina n° 155, Paris Cerf, pp.52-53, et Origène, *Traité des principes (péri archôn)*, introduction et traduction par M. HARL, G. DORIVAL, A. LE BOULLUEC, Etudes augustinienne, Paris 1976, pp. 224-225.

¹¹ Ce « faire sens » est nommé « signifiante », la signifiante étant « *ce par quoi les signes se font porteurs de sens* » (J. LADRIÈRE « Signification et signifiante », *Synthèse*, 59 (avril 1984), p. 59-67). Le concept de signifiante a été utilisé par les chercheurs du CADIR. Ils l'avaient reçu de Roland Barthes qui l'avait lui-même hérité de prédécesseurs. R. BARTHES écrit ainsi : « *Il me semble distinguer trois niveaux de sens. Un niveau informatif, ce niveau est celui de la communication. Un niveau symbolique, et ce deuxième niveau, dans son ensemble, est celui de*

2. La sémiotique figurative et figurale, un chemin de débrayage

Sur ces bases énonciatives et figuratives, les sémioticiens du CADIR ont développé la sémiotique figurative et figurale comme un parcours de débrayage guidé par une attention toujours plus précise à l'énonciation, et fonctionnant par décrochements successifs.

- Son point de départ consiste dans une première découverte : avant d'être des documents historiques, les textes sont des monuments du langage. D'où un premier décrochage, vis-à-vis de la perspective référentielle qui veut que les discours « disent quelque chose ». Ce débrayage inaugural, qui distingue les textes de ce dont ils parlent¹², fonde une lecture attentive aux conditions langagières de son exercice¹³. S'ensuit un suspens du sens immédiat qui établit un écart avec la réception initiale d'un texte¹⁴.

- Une seconde découverte intervient alors : aucun sens ne vient prendre spontanément la place ouverte par cet écart. D'où le constat suivant : en sémiotique, un énoncé n'est que la manifestation d'une signification qui se présente comme immanente et devant être construite¹⁵. D'où un second « débrayage », intervenu cette fois vis-à-vis de l'immédiateté du sens. Ce nouvel écart ouvre la place d'une analyse narrative fondée sur les modèles greimassiens¹⁶, qui donne accès à une structuration de l'énoncé en fonction des valeurs de sens qui y sont engagées.

- Cependant une troisième découverte s'impose, qui est directement liée à la lecture

*la signification. Est-ce tout ? Non. Je lis, je reçois, évident, erratique et têtue, un troisième sens. Je ne sais quel est son signifié, du moins je n'arrive pas à le nommer. Ce troisième niveau est celui de la signifiance », « La mort de l'auteur », in R. BARTHES, *Dans le bruissement de la langue, Essais critiques, IV*, Paris, Seuil, 1984, pp. 63-69. Au CADIR la perspective de la signifiance a été suivie par Louis Panier, François Martin et Jean Calloud, et située par eux au point de rencontre entre la théologie et l'anthropologie lacanienne. Voir par exemple, de L. PANIER, « La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne : Figures en devenir », revue *Sémiotique et Bible* n° 100, déc. 2000, pp. 14-24 : « Faut-il (...) supposer que dans la lecture des figures se conjoignent l'usage des choses, en devenir vers (et à partir de) la jouissance, et la signifiance, en devenir vers son accomplissement ? La théorie patristique des figures (...) conduit à la question anthropologique du sujet, d'un sujet de l'interprétation, posé à la croisée des choses et des signes, du monde et du langage, de la perception et de la parole, de la jouissance et de la signifiance. Les questions soulevées par cette sémiotique ancienne rejoignent peut-être les interrogations les plus récentes d'une sémiotique sensible à la question du sujet et de sa fonction dans la saisie du monde et dans le langage » (p. 23). Jean Calloud a quant à lui développé une « sémiotique du signifiant » illustrée par plusieurs articles de la revue *Sémiotique et Bible* et précisée par une « Postface » à *L'Apocalypse de Jean Révélation pour le temps de la violence et du désir*, par J. DELORME et I. DONEGANI, *Lectio divina* n° 235-236, Cerf, Paris 2010.*

¹² On retrouve ici le « principe d'immanence » mentionné ci-dessus comme fondateur de toute perspective structurale.

¹³ Cf J. DELORME, « Lire dans l'histoire, lire dans le langage », in *Parole et récit évangéliques*, *Lectio divina* n° 209, Paris 2006.

¹⁴ Le terme de « réception » fait allusion au « schéma de la communication », qui reçoit tout énoncé (oral ou écrit) comme un « message » adressé par un « émetteur » à un « récepteur » pour lui « communiquer une information concernant un « référent ». Dans cette perspective, la compréhension du message s'appuie sur l'intelligence du référent qu'il désigne. Une lecture dans la parole se situe tout autrement.

¹⁵ Il y a là une seconde acception de l'immanence en sémiotique. Elle s'oppose à la « manifestation » Cf L. PANIER, « Lecture sémiotique et projet théologique. Incidences et interrogations » *Recherches de Science Religieuse* 78, n°2 (1990), pp. 199-220 et notamment pp. 205-206.

¹⁶ Le programme narratif d'une part, le carré sémiotique de l'autre.

des textes bibliques¹⁷ : il y a lieu de distinguer nettement dans les textes les dimensions de l'énoncé et de l'énonciation. Les textes sont, assurément, des énoncés dont un modèle narratif permet de construire la forme avec quelque sûreté. Mais ces énoncés sont également, comme indiqué ci-dessus, des tissages de figures portant la manifestation d'une énonciation irréductible aux énoncés. Intervient là un troisième « débrayage », qui instaure un écart significatif avec l'analyse narrative. Il suppose en effet que l'on se détache des énoncés pour en considérer la dimension figurative en tant que telle, non comme un habillage du narratif mais à la recherche de points de blocage portant un passage vers le figural. L'énonciation du texte pointe ici, à la manière d'une inaccessible étoile dont les figures sont l'indice, mais aussi l'agent. Elles en sont les médiatrices par les dérangements qui, en les traversant, attestent de sa puissance opératoire. En même temps cette puissance de dérangement de l'énonciation est comme un mur opposé aux lecteurs, dans leur quête de sens. L'expérience figurale donne à considérer le lieu de l'énonciation comme un en-deçà radicalement impossible à appréhender, et donc définitivement hors d'atteinte¹⁸. L'enjeu de ce troisième débrayage est ainsi de détacher les lecteurs de toute visée de prise conceptuelle sur l'énoncé et sur sa signification.

- Une dernière découverte vient conclure ce parcours d'analyse. En effet le barrage opposé à la quête d'un sens a pour enjeu de réorienter les lecteurs vers une attention à l'événement de sens que constitue pour eux le fait même qu'il y ait lecture. Se laisse alors discerner la parole qui traverse vers eux depuis le texte, les appelant à un vis-à-vis énonciatif où ils sont engagés en tant que sujets. Apparaît ici l'immense fécondité de ce « ratage » d'une saisie de l'énonciation : il ouvre à la parole qui traverse les textes. La visée de la lecture se retourne là vers les lecteurs, en tant qu'ils sont convoqués par les textes à un travail signifiant, voire à un travail du signifiant¹⁹ les conduisant à faire en eux-mêmes l'épreuve du sens. Il s'agit pour eux d'accueillir les effets de sens produits en eux par le vis-à-vis avec un texte, dans leur puissance de dérangement et leurs effets d'altérité - donc de vie²⁰. Cet accueil est un dernier débrayage, qui déprend les lecteurs de leur propre position de « je, ici, maintenant » pour les resituer dans le vis-à-vis du texte, comme des « tu, ici, maintenant » en chemin vers une position d'énonciataires de ce texte.

¹⁷ Cette découverte « vaut » pour tous les textes, mais certains textes, dénommés par le sémioticien J. Geninascia comme des textes « intransitifs » (dont la signification ne s'épuise pas ...), en portent la manifestation la plus nette. Il s'agit en particulier des textes littéraires (et notamment poétiques) et des textes spirituels, au premier rang desquels nous situerons les textes bibliques.

¹⁸ Cf J-Y THÉRIAULT évoquant « une perte, ... une impossibilité à mettre en langage ce qui fait parler », « Quel sujet d'énonciation pour la Lettre aux Colossiens », in *Les lettres dans la Bible et dans la littérature*, Cogitatio fidei n° 181, Cerf, Paris 1999, pp. 177-193.

¹⁹ Cf la recherche de Jean Calloud mentionnée par la note 10.

²⁰ Cf notamment d'A. FORTIN, Introduction : « Parler », in *L'annonce de la bonne nouvelle aux pauvres - Une théologie de la grâce et du Verbe fait chair*, Médiaspaul, Montréal 2005, pp. 7-25.

Les sémioticiens ont qualifié cet ultime débrayage comme une anamorphose, d'un terme emprunté au vocabulaire de la peinture²¹.

Cette anamorphose engage donc les lecteurs à retourner au bout du compte la lecture vers eux-mêmes, mais dans une perspective altérisée : en tant qu'ils sont le lieu où se révèle, à ses effets de sens, la voix qui soutient l'énoncé²². Ce dernier débrayage est ainsi comme un embrayage sur l'éprouvé d'une rencontre avec la « parole » qui passe par cette voix²³. Voix, parole sont ici des figures métaphoriques qui désignent, faute de mieux et sans prétendre en saisir quoi que ce soit, la perception sensible de l'énonciation à laquelle renvoie l'épreuve d'un sens ressenti dans une confrontation subjective à l'énoncé. L'hypothèse formulée au CADIR est que, pour ce qui concerne les textes bibliques, ce vis-à-vis énonciatif entre un lecteur et un énoncé est le lieu d'une rencontre avec la « Parole » de Dieu dans sa puissance créatrice, puissance que l'évangile développe en rapport avec l'« heureuse annonce ²⁴» de Jésus, Christ.

3. La proposition alternative d'un chemin d'embrayage : une sémiotique énonciative

La beauté de ce parcours de débrayage s'indique d'elle-même. Alors pourquoi ne pas s'en tenir là ? Et à quoi bon proposer un autre chemin ? Cette proposition a été soutenue par le constat réitéré de la difficulté que comporte ce sentier de débrayage pour des lecteurs novices. Il se trouve que l'invitation à la lecture des textes bibliques est universelle : l'« heureuse annonce » est pour tous, et chacun est appelé à s'y exposer en se déplaçant à sa façon vers un vis-à-vis avec l'énonciation. Or le sentier escarpé d'une « voie négative », procédant par détachements successifs, qui vient d'être décrit, apparaît à bien des lecteurs comme parsemé d'embûches trop périlleuses pour leur sembler praticable, même accompagnés. Que devient alors l'universalité ? La tension entre, d'une

²¹ Fr. MARTIN, *Pour une théologie de la lettre*, Cogitatio fidei n°196, Cerf, Paris, 1996, pp. 155-178. L'anamorphose tient ici au retournement de point de vue opéré entre une perspective (qui n'est déjà pas immédiate mais cherche à décrire l'énoncé d'un texte, dans sa construction narrative) et une perspective seconde, exposée à l'énonciation immanente qui traverse l'énoncé.

²² « *Le lecteur prête sa voix au texte, au risque de la faire prendre pour celle du texte. Sa voix donne à entendre une parole qui n'est pas la sienne et qui n'a d'autre support que l'écriture, c'est-à-dire le tracé de la parole qui met en œuvre les mots de la langue dans le texte. Cette parole n'attend que la lecture pour passer à l'acte, pour s'actualiser avec la collaboration du lecteur. Elle dort tant qu'on ne l'éveille pas en refaisant le chemin par lequel elle a passé et dont l'écrit garde la trace.* » J. Delorme, « Mondes figuratifs, parole et position du lecteur dans l'Apocalypse de Jean », in *Christ est mort pour nous, Etudes sémiotiques, féministes et sotériologiques en l'honneur d'Olivette Genest*, dir. A. Gignac et A. Fortin, Montréal, éd. Médiaspaul, 2005, pp. 132-133.

²³ C'est l'« effet Théophile » dont parle Louis Panier. Cf notamment « Sémiotique et théologie : incidences et questionnements », in *Journée Théodoc – La narrativité*, Louvain-la-Neuve, 15 oct. 2010.

²⁴ Ce terme a été proposé par Jean Delorme. Cf « L'heureuse annonce selon Marc », Cerf, « Lectio divina » n° 219 (t. 1) et 223 (t.2), Cerf, Paris, 2007 & 2008.

part l'intérêt montré par beaucoup de lecteurs débutants et de l'autre la difficulté qu'ils rencontrent à entrer de façon autonome dans ce chemin de lecture a ainsi guidé la recherche du CADIR durant les douze dernières années. Cette recherche, sans cesse éprouvée au feu de l'enseignement et de l'accompagnement de groupes, est à présent suffisamment aboutie pour pouvoir être exposée et illustrée dans la proposition de textes écrits.

La dynamique d'embrayage sur laquelle s'achève le parcours du débrayage décrit ci-dessus détermine l'orientation générale de ce chemin alternatif. Si en effet le terme du chemin consiste, ainsi qu'on l'a vu, à retourner le lecteur vers lui-même en tant que lieu rencontré et traversé par la parole véhiculée par un texte, il est possible de penser d'emblée le parcours comme embrayage sur ce vis-à-vis énonciatif entre un lecteur et un énoncé. D'où une sémiotique énonciative traçant, en tension avec la « voie négative » du débrayage, la « voie positive » d'un embrayage. Il n'y a là ni contradiction ni récusation : seulement l'ouverture salutaire d'une pluralité de chemins, conformément à l'adage sémiotique « le sens vient de la différence »...

Ce chemin d'embrayage s'inscrit pleinement dans le cadre établi par l'analyse figurative et figurale du CADIR. Il vise de la même façon à conduire les lecteurs vers un vis-à-vis harmonisé sur l'énonciation à l'œuvre dans un énoncé, sans bien sûr prétendre jamais obstruer la place – définitivement vide – de l'énonciation en pensant saisir un quelconque sens d'un texte. Cependant, tandis que le parcours du débrayage considère l'énonciation en rapport avec l'énonciateur – absent – des textes bibliques²⁵, la sémiotique énonciative propose de l'appréhender à partir d'un lecteur bien présent, mais en tant que la lecture l'appelle et le guide vers une position d'énonciataire que l'on pourrait comparer à la perspective indiquée par les tableaux. La sémiotique énonciative ouvre ainsi un chemin qui ne s'appuie pas sur un point de fuite – l'inaccessible étoile de l'énonciation – mais sur le vis-à-vis de fait établi par la lecture entre des lecteurs et un énoncé accueilli dans sa puissance d'appel. Ce point de départ fonde un chemin d'harmonisation « à l'oreille », d'harmonisation énonciative qui est comme le revers « terrestre » du parcours « céleste » de débrayage et d'écartés décrit précédemment. Il vise à permettre à tout lecteur

²⁵ On trouvera un exposé très clair de ce point de vue dans le texte de présentation du séminaire de Louis Panier dans le programme du CADIR de 2012-2013 : « *Depuis de nombreuses années, la sémiotique s'est intéressée au problème de l'énonciation qu'elle distingue bien de celui de la communication. Présupposée par l'énoncé qui se donne à lire, l'énonciation préside à l'existence même du discours et à la possibilité d'un sens qu'un lecteur peut en recevoir. La question de l'énonciation prend une forme particulière dans le cas du texte biblique et de sa lecture : Quelle pourrait être l'instance d'énonciation qui rend cette lecture possible ? Et comment envisager le statut du lecteur de la Bible ? La Bible est reçue par l'Eglise comme « Parole de Dieu ». La perspective sémiotique de l'énonciation permet-elle de préciser cette affirmation ? Si on l'envisage en dehors d'une conception de la communication ou du message, qu'en est-il de la diffusion et de la réception de cette « Parole » par un sujet ? Qu'en est-il de la fonction de la Parole dans la constitution – même du sujet humain ?* »

d'éprouver la puissance de retournement inhérente à l'énonciation, dans la mesure bien sûr de sa propre ouverture énonciative et sous la forme singulière qu'en prennent pour lui les effets de sens. La sémiotique énonciative ne se focalise donc pas sur l'énoncé mais sur la position des lecteurs en vis-à-vis de cet énoncé, sur lequel elle leur enseigne à s'accorder : elle les aide à ajuster leur regard de façon à ouvrir l'oreille à la « voix » qui traverse l'énoncé, leur enseignant ainsi l'art de voir pour entendre.

Un détour comparatif par l'analyse picturale, dont était mentionné ci-dessus le travail sur la perspective, permettra de comprendre par analogie le chemin suivi par la sémiotique énonciative. En dessinant les lignes organisatrices d'un tableau, l'étude d'un tableau désigne la place la plus ajustée à sa contemplation²⁶. De la même façon la sémiotique énonciative prend appui sur l'énoncé pour embrayer sur l'énonciation. Elle indique, en surimpression sur un énoncé, des lignes qui font apparaître les marqueurs énonciatifs par lesquels il est structuré. Elle permet ainsi à un lecteur de se situer d'emblée dans une perspective énonciative face à cet énoncé, entrant directement dans une posture de lecture marquée par l'anamorphose. Bien sûr, cette position d'énonciataire s'avèrera au bout du compte tout aussi inaccessible que celle de l'énonciateur : tel un sommet de montagne, elle ne cesse de reculer à mesure que l'on croit s'en approcher. Apparaîtra alors que l'important réside dans le déplacement... Le parcours d'embrayage proposé par la sémiotique énonciative se soutient de l'appel entendu dans les textes, et reçu comme gage de la présence inaccessible d'une énonciation tierce pour, à partir de là, tenter d'apprendre à marcher à l'écoute de la parole.

4. Modèles et pratiques de la sémiotique énonciative

Comme la sémiotique figurative et figurale, la sémiotique énonciative procède par étapes. Elle associe au minimum deux moments²⁷, qui seront présentés rapidement ici pour être prochainement éclairés par la lecture du texte. On n'hésitera donc pas à pratiquer des allers et retours entre cette lecture et la présentation proposée ci-dessous. Voire, si la lecture des pages qui suivent semble aride, à la laisser provisoirement de côté pour la reprendre au terme de l'analyse qui la suit.

Comme indiqué ci-dessus le point de départ de la sémiotique énonciative consiste à

²⁶ On lira, à titre d'exemple particulièrement éclairant de cette pratique, les divers ouvrages de Daniel Arasse, et notamment « L'annonciation italienne », Hazan éditeurs.

²⁷ La sémiotique énonciative s'appuie également sur une analyse narrative, qui n'apparaîtra pas dans cette présentation. En effet elle n'est pas entièrement nouvelle, et les limites d'un article ne permettaient pas d'en rendre compte. Son statut en sémiotique énonciative est cependant tout à fait différent de celui du chemin de débrayage décrit ci-dessus. Elle n'est plus en effet un point de départ que ses limites destinent à dépasser aussitôt, mais l'autre versant d'une analyse proprement énonciative permise par le second modèle de ce parcours d'embrayage (le vitrail).

mettre en évidence la forme énonciative de l'énoncé : à montrer ce qui est observé de cet énoncé, dès lors qu'il est considéré depuis une « place » d'énonciataire. Cette vision, purement formelle, s'appuie sur les trois éléments - les acteurs, les espaces et les temps d'un énoncé – qui sont des indicateurs de l'énonciation à l'intérieur d'un énoncé. L'attention aux acteurs, espaces et temps de l'énoncé a deux incidences, qui ont engendré les deux modèles sur lesquels s'appuie la sémiotique énonciative, et qui cherchent tous deux à rendre perceptible la forme énonciative d'un énoncé.

Apprendre à voir : le relief et le vitrail

D'abord, elle engage à une vision en « relief », qui ouvre les énoncés sur une dimension de profondeur interne. La sémiotique narrative de Greimas, mais aussi la sémiotique figurative du CADIR, considéraient seulement l'enchaînement linéaire des dispositifs d'acteurs, d'espaces et de temps d'un énoncé. Or il se trouve que ces dispositifs ne sont pas homogènes. Tout énoncé les inscrit en effet sur deux lignes distinctes :

- une ligne « somatique » directement assumée par la « voix du texte ». Elle constitue une ligne de base, donnant à voir l'inscription des acteurs du texte dans l'espace et le temps et leurs qualifications figuratives.

- une ou plusieurs lignes « verbales », qui courent en parallèle à cette ligne somatique. Assumées par la parole des acteurs, elles déploient les représentations construites par leurs discours. Ces lignes secondes proposent souvent des relectures des dispositifs somatiques. Elles peuvent également proposer d'autres dispositifs d'acteurs inscrits dans des espaces et des temps, qu'elles qualifient également.

Intervient ainsi un effet d'échos et d'écarts entre les dispositifs développés dans les différentes lignes et les figures qui les qualifient²⁸. Les comparaisons qu'il induit mettent en évidence la position énonciative des différents acteurs. Depuis le somatique vers le verbal émerge le dire : la comparaison des lignes montre la façon dont un acteur dit ce qu'il dit. Du verbal vers le somatique apparaissent les figures de l'entendre : leur mise en tension montre comment un acteur entend ce qu'il entend.

Le relief d'un énoncé consiste donc dans une présentation de cet énoncé réorganisée en fonction de l'inscription des acteurs dans la parole, en tant qu'elle différencie :

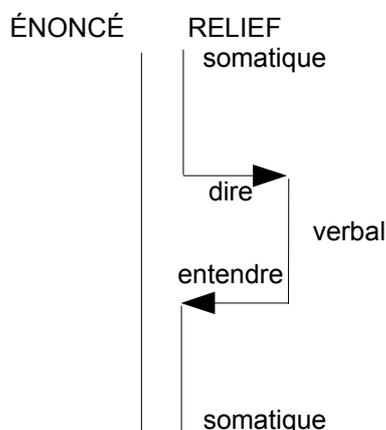
- une ligne somatique qui est ce à partir de quoi ils parlent (dans le dire) et ce qui est

²⁸ Le point de vue du texte (la ligne somatique) sert là de référent interne pour évaluer celui des différents acteurs, engageant une ouverture sur la problématique de véridiction interne à un énoncé. Cf de A. PENICAUD, « Repenser la lecture ? Enjeux d'une approche énonciative des textes », *Sémiotique & Bible* n° 131, sept. 2008, pp. 3-28.

rejoint par la parole d'autrui (dans l'entendre) ;

- une ligne verbale, déployant l'énoncé produit par le dire et donné à l'entendre.

Un schéma simple esquissera le cadre de ce modèle, sur lequel l'analyse des textes donnera l'occasion de revenir avec plus de précision :



L'animation de groupes de lecture montre que la construction du relief par un groupe, autrement dit l'attention à la parole, ouvre la possibilité d'une lecture dont la fécondité tient au vis-à-vis qu'elle permet avec les figures de parole déployées par un texte. Par un effet d'écho, celles-ci rejaillissent sur la lecture, pour y ouvrir une première forme d'embrayage sur l'énonciation du texte.

La mise en place du relief conduit cependant à aller plus loin, en reprenant le geste de découpage inhérent à une pratique sémiotique pour en proposer une version plus affinée. D'où la proposition d'un second modèle, comparé à un « vitrail »²⁹. Le principe du vitrail est de faire apparaître, en surimpression sur le relief du texte, les lignes énonciatives constituées par les changements d'acteurs, d'espace et de temps qui ne cessent de traverser un énoncé. Constaté le foisonnement de ces variations a imposé la nécessité de situer l'importance de chacune d'elles relativement aux autres. Il s'en est suivi une organisation par « focales ».

En photographie, le terme de « focale » désigne le lien entre l'ampleur du champ embrassé par un objectif et le degré de précision du point de vue développé sur ce champ³⁰. Un objectif grand angle couvre un champ d'amplitude maximale, mais avec une

²⁹ Cette appellation est un hommage à une formule de Jean Delorme, co-fondateur du CADIR, qui comparait les textes à des vitres face auxquelles les sémioticiens auraient pris l'habitude de s'arrêter pour les contempler. Cette métaphore a conduit à qualifier les textes comme des vitres peintes, comprenant alors la forme énonciative surimposée à ces peintures comme les lignes d'un vitrail.

³⁰ « La focale détermine l'angle de champ de l'objectif, c'est-à-dire l'angle que va pouvoir capter votre appareil photo. Plus cette distance est grande, plus le champ de vision est restreint. Une focale longue correspond ainsi à un angle de champ serré, tandis qu'une focale courte correspond à un grand angle de champ. » [Source : <http://www.gralon.net/articles/photo-et-video/photo-et-video/article-qu-est-ce-que-la-focale-en-photographie--3401.htm#definition>]

finesse d'observation minimale. A l'inverse un objectif macro considère un objet de taille infime, mais avec une précision maximale. De même en sémiotique énonciative, le terme de focale désigne le rapport intervenu entre le champ observé et le regard qui l'observe. Cependant ce qui est observé n'est pas un paysage mais une forme énonciative : autrement dit, la façon dont l'énoncé est à la fois décomposé et recomposé par le jeu de ses acteurs, de ses espaces et de ses temps. Il s'agit ainsi de surimposer sur le relief de l'énoncé l'indication de sa forme énonciative.

C'est ainsi qu'une « focale 1 » considèrera l'ensemble d'un énoncé pour en déterminer les articulations principales du point de vue de l'énonciation : elle définira ainsi des « scènes »³¹ dont l'assemblage constitue cet énoncé. Le passage à la focale 2 s'obtient par un effet de zoom : cette focale observe de plus près chacune des scènes distinguées par la focale 1 en y différenciant des divisions articulées entre elles. La focale 3 pratique un nouveau grossissement du zoom, découpant à son tour chacune de ces divisions en parties, etc... Appréhendé dans la perspective des focales, le découpage énonciatif d'un énoncé s'inscrit ainsi dans une logique d'inclusion comparable à celle des poupées russes : chaque focale englobe celle qui la suit (ainsi la focale 1 contient la focale 2, qui contient la focale 3...), qui en constitue un développement plus affiné. La construction de la forme énonciative d'un énoncé procède ainsi par niveaux de zoom (par focalisations) successifs, ce qui la définit comme une structure organisée hiérarchiquement.

Le vitrail réalisé par l'assemblage des focales n'est pas un « objet » technique irréfutable, porteur d'une prétention à saisir les marques de l'énonciation dans un énoncé et à les organiser de façon objective. Il est plutôt un lieu d'objectivation temporaire, car toujours révisable, permettant à un lecteur de considérer un énoncé du point de vue de son énonciation. D'où une forme d'inversion : en cherchant à faire apparaître, par le jeu des focales, la forme énonciative d'un énoncé, le lecteur travaille son propre ajustement énonciatif sur cet énoncé. L'enjeu est de l'aider à construire son rapport à la parole qui traverse cet énoncé.

Pour permettre d'entendre : la signifiante et sa lecture

En analyse énonciative, le voir sert d'appui à l'entendre. La forme énonciative (relief,

³¹ Ce concept de « scène » est emprunté à A-J Greimas, fondateur de la sémiotique. Il parlait à vrai dire de scènes discursives. La sémiotique énonciative parle plutôt de « scènes figuratives », ou plus simplement de « scènes », pour des raisons de clarification terminologique. En effet l'emploi du terme « discursif » est ambivalent. Le mot désigne à la fois tout texte, en tant qu'il résulte d'une « énonciation » que les linguistes qualifient comme une « mise en discours », et une catégorie particulière de textes : des textes dits « discursifs », et désignés comme tels par différence avec des textes « narratifs », « descriptifs », « poétiques », « législatifs », etc...

vitrail) donnée à l'énoncé est une incitation à la lecture. En permettant aux lecteurs de considérer un énoncé du point de vue de son énonciation, elle les invite à interpréter la forme qu'il leur est donné de voir. Le relief sert d'appui à un geste de lecture figurative qui procède, on l'a vu, par échos et écarts. Quant au vitrail, il permet une « lecture énonciative » dont les règles, tout à fait nouvelles, seront précisées ici.

Cette nouveauté s'inscrit cependant dans une continuité car deux règles, fondamentales en sémiotique, régissent cette lecture.

- 1) « Le sens vient de la différence ». Chaque focale s'appuie donc sur une hypothèse de découpage distinguant et associant plusieurs fragments (deux ou trois, voire davantage). L'interprétation de ce découpage n'est pas immédiate, mais s'appuie sur une observation soutenue par deux questions solidaires, qui permettent de décrire l'organisation de la focale.

- Quelles sont les différences intervenues entre les pièces qui constituent cette focale ?

- Quel est l'axe commun déterminé par leur association ?

Ces questions font ressortir certaines figures du texte, qui se trouvent mises là comme en surbrillance. Dès lors les parcours de figures ne se donnent plus comme enchevêtrés les uns aux autres mais comme ordonnés par l'armature énonciative qui les sous-tend. Ils émergent là comme spécifiques à chaque niveau de focale, ce qui en montre le lien avec les dispositifs d'acteurs, espaces et temps qui organisent cette focale. Cette appréhension nouvelle des figures soutient alors une proposition interprétative – une proposition de lecture – qui appréhende la focale considérée comme une organisation lisible du point de vue de ses structures.

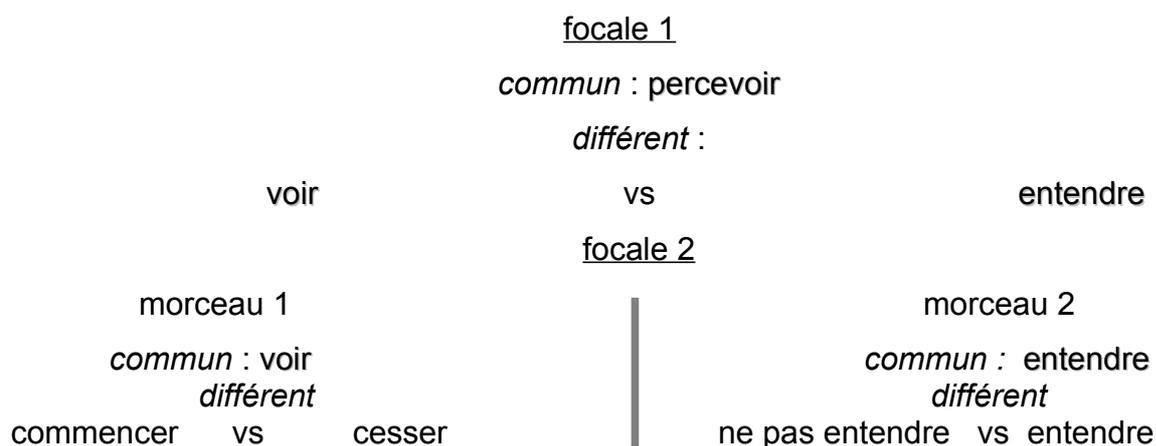
Se pose ici la question des critères de vérification : est-il possible de valider le découpage intervenu à un niveau de focale ? Et si c'est le cas, comment le peut-on ? La validation des focales n'a rien d'une vérification objective mais relève plutôt d'un travail d'ajustement continu, ce qui l'apparente à un art.

- Pour une focale donnée, cette validation est pratiquée par un jeu d'allers et retours entre les trois éléments indiqués ci-dessus : une hypothèse de découpage, sa description en termes d'éléments communs et de différences (cette double description procédant par un jeu d'allers et retours entre le commun et différent, ou entre le différent et le commun), et la lecture des parcours de figures mis en évidence par cette description en vue d'en discerner les structures organisatrices.

- Entre deux focales, la validation procède également en allers et retours, mais cette fois entre le découpage d'un niveau et le niveau qui lui est immédiatement supérieur : en

effet l'élément commun qui fait « tenir » un niveau de focale comme un tout est un élément différentiel pour le niveau supérieur. Si par exemple en focale 2, la cohérence d'un fragment est assurée par le voir, la focale 1 aura à opposer ce voir à un autre élément – par exemple l'entendre. Cet élément se retrouvera à son tour en focale 2, comme ce qui assure la cohérence d'un autre fragment, lui-même divisé en éléments différentiels.

Voici un exemple de ce jeu d'emboîtements :



Ce principe, répété de proche en proche, situe la validation des focales comme un va-et-vient permanent, dans lequel la lecture se contrôle sans cesse dans le passage d'un niveau de focale à celui qui le suit et à celui qui le précède. D'où un jeu d'allers et retours, remontant de la dernière focale jusqu'à la première et descendant de cette première focale jusqu'à la dernière.

Cette forme de validation expérimentale précise la remarque faite ci-dessus : « *Le vitrail réalisé par l'assemblage des focales n'est pas un « objet » technique irréfutable, porteur d'une prétention à saisir objectivement les marques de l'énonciation dans un énoncé. Il est plutôt un lieu d'objectivation temporaire, car toujours révisable, manifestant le positionnement d'un lecteur en vis-à-vis de cet énoncé, considéré du point de vue de son énonciation.* » L'enjeu du vitrail est de donner aux lecteurs un support pour réajuster leur propre positionnement énonciatif en vis-à-vis de l'énoncé, affinant ainsi leur aptitude à en lire la signifiante : en aucun cas de leur donner le moyen de confisquer cette signifiante en un savoir figé. La pratique de cet « art » du réajustement continu engendre à son tour un critère, cette fois pleinement subjectif : la qualité du « réglage » proposé par un découpage de focales s'évalue à la clarté de la forme qu'il instaure, ou encore à sa lisibilité, donnée dans une sorte d'« évidence » (assurément provisoire et relative, puisque toujours destinée à se trouver remise en question) qui en souligne la beauté. Il ne s'agit pas là d'un critère intellectuel ou esthétique : la lisibilité de la forme s'atteste plutôt à ses

effets dans les lecteurs, dont les structures personnelles entrent dans un écho différentiel avec celles discernées dans le texte. S'ouvre là le travail du texte dans ses lecteurs.

- 2) « Le global régit le local³² ». L'analyse énonciative donne toujours la prééminence à l'englobant, sur l'englobé, développant ainsi la lecture comme un processus d'affinements successifs. Comme indiqué ci-dessus chaque niveau de focale donne à lire une orientation signifiante de l'énoncé qu'il considère, mais cette lecture n'est jamais une fin : elle demande à être précisée par la focale ultérieure. Celle-ci vise à son tour à être explicitée par la focale qui la suit, et ce jusqu'à ce que la lecture en arrive à considérer des éléments simples, indivisibles du point de vue de leurs acteurs, espaces et temps³³. C'est ainsi que la lecture des focales, quoique pratiquée en plans séparés, construit peu à peu une cohérence globale de l'énoncé. Cette cohérence est sans cesse remise en jeu, réajustée en permanence par la procédure d'allers et retours intervenue, comme indiqué ci-dessus, à la fois pour une focale donnée et entre les focales.

Si donc l'élaboration du vitrail est un geste technique, sa mise en œuvre relève d'une pratique quasiment artisanale. La technique permet d'identifier avec sûreté les changements d'acteurs, d'espaces et de temps, mais l'art du vitrail consiste à les hiérarchiser ce qui suppose un savoir faire contrôlé dans lequel la lecture rétroagit sur le découpage, qui à son tour ressaisit la lecture, ce dans le double sens d'une montée et d'une descente des focales.

L'enjeu d'une analyse énonciative est ainsi de guider un lecteur sur le chemin d'un « devenir énonciataire » d'un énoncé en l'harmonisant sur la position de l'énonciation par un chemin d'essais et d'erreurs. Autrement dit, de l'aider à mieux discerner la voix qui traverse ces énoncés afin d'entendre ce qu'il entend, et par là-même de commencer à découvrir comment lui-même entend. Rappelons que cet apprentissage est un long et patient chemin, dont chaque tournant relance l'élan. De même que le débrayage visé par l'analyse figurative, l'embrayage élaboré par la sémiotique énonciative est une position dynamique, guidant l'évolution des lecteurs par leur ajustement sur la puissance signifiante (la puissance de sens) qui traverse cet énoncé. Il s'agit de toujours marcher et de se laisser guider, sans jamais se croire rendu au terme. Ce terme, qui serait un

³² Nous nous en tiendrons ici à la formulation de ce principe, qui pourrait s'appréhender comme un présupposé holistique. Il peut bien sûr être questionné, notamment du point de vue de ses implications. Mais ce n'est pas le propos du présent travail.

³³ Ce principe relève quelque part du gros « bon sens ». Il est d'ailleurs présupposé par toutes les analyses littéraires, qui le mettent en œuvre de façon réflexive : leur lecture est conditionnée par l'établissement des limites du texte, et se poursuit toujours par une opération de découpage interne plus ou moins affinée. C'est ainsi que cette pratique a conduit l'exégèse biblique à renommer les textes « péricopes », c'est-à-dire « découpages ». L'analyse énonciative se contente de reprendre et de systématiser ce découpage sur la base de critères énonciatifs et non plus thématiques.

ajustement définitif sur la place de l'énonciation, est en effet définitivement hors d'atteinte : comme celle de l'énonciateur, l'étoile d'une position d'énonciataire ajustée est inaccessible. Cet accès supposerait en effet un lecteur-devenu-énonciataire, dont la position dans l'énonciation (comme « je, ici, maintenant ») serait intégralement réajustée sur la place de vis-à-vis indiquée par la forme du texte. Or il se trouve que cette place, qui est celle du « tu, ici, maintenant », est affectée par les textes évangéliques au seul Jésus, et en tant qu'il est « Fils ».

Toute illusion de pouvoir se trouver un jour harmonisé sur la place de l'énonciation est ainsi comme un leurre. Cependant ce leurre ne doit pas être récusé, mais lu. Non identifié, il risquerait d'obstruer la place nécessairement inoccupée de l'énonciation, bouchant ainsi le vide qui la constitue. Dès lors en revanche qu'il est considéré apparaît son aptitude à relancer l'élan de la lecture. Le chemin de l'embrayage, en tant qu'il ne cesse d'inscrire un lecteur dans une relation positive avec un texte, lui donne constamment à goûter les fruits d'un vis-à-vis énonciatif avec l'énoncé. Assurément ces fruits sont temporaires, provisoires et destinés à être rapidement oubliés – au moins d'un point de vue cognitif. Mais ils sont là, à portée de la main...

Leur enjeu apparaît dès qu'un regard rétrospectif considère le chemin parcouru par les lecteurs de lecture en lecture. Comme celui du parcours de débrayage, cet enjeu est théologique : en effet l'effacement progressif du lecteur au profit de sa lecture ouvre en lui l'espace d'un entendre où s'opère, par la puissance de la parole, le développement progressif d'une structure de foi, d'espérance et d'amour. En cela s'indique le travail d'un texte biblique dans ses lecteurs.

II - ANALYSE ÉNONCIATIVE DE LUC 1,5-80 (A. Pénicaud & O. Robin)

Comme annoncé, l'analyse énonciative qui s'engage ici se poursuivra sur plusieurs articles. Le présent commentaire n'est donc qu'un point de départ, destiné à être développé dans les numéros ultérieurs de la revue *Sémiotique & Bible*. Cette série de textes aura donc deux rédacteurs, dont les propos et les voix seront nettement différenciées. L'analyse énonciative du texte est rédigée par Anne Pénicaud. Elle associe deux versants : une présentation du vitrail (et, lorsque cela sera utile, du relief) de l'énoncé, et une lecture qui cherche à interpréter ce qui lui donne à entendre la considération de cette forme. Chaque focale sera introduite par un schéma très synthétique, mettant en évidence la forme qui sera ensuite lue. La présentation et l'observation du schéma seront indiquées en retrait et dans un corps inférieur, pour les

distinguer de l'interprétation qui en sera proposée. Sur cette analyse Olivier Robin greffe une relecture visant à montrer comment la forme du vitrail met le lecteur en « travail » théologal, et prolonge ces considérations par un éclairage dirigé vers l'animation d'un groupe de lecture lisant le texte.

FOCALE 1

OBSERVATIONS ET HYPOTHÈSES (A. Pénicaud)

La première focale considère donc le texte comme un ensemble, dont elle détermine les articulations. Dans le texte considéré (1,5-80) elle distinguera deux scènes, qui sont deux récits³⁴ :

- La double annonce de l'ange Gabriel (1,5-38),
- La double relève humaine de l'annonce (1,39-80).

La différence entre ces deux pièces du vitrail tient à la présence de l'ange Gabriel dans la première partie. Il s'agit donc d'une première scène, qui raconte une double annonce de l'ange Gabriel. La seconde scène raconte la façon dont Marie et Zacharie, destinataires de l'annonce, en assument la relève vers d'autres. Voici une représentation schématique de cette construction globale, qui couvre l'ensemble du texte lu.

la double annonce
de l'ange Gabriel (1,5-38)

la double relève humaine
de l'annonce (1,39-80)

Déployons brièvement la forme de cette première focale. Elle manifeste, entre les deux scènes (1,5-38 et 39-80), une différence de protagonistes. Il s'agit d'abord de l'ange Gabriel, présenté comme un émissaire divin, puis de deux acteurs humains respectivement homme et femme, Zacharie et Marie. L'axe commun aux deux scènes est constitué par la trajectoire de l'annonce. Le premier fragment en décrit le moment inaugural : comment le truchement de l'ange Gabriel permet à cette parole venue d'au-dessus de « Dieu » de s'inscrire dans l'humain. Le second fragment montre alors comment l'annonce repart de ces deux lieux humains, d'abord en direction d'Elisabeth épouse de Zacharie, puis de là vers des destinataires pluriels non identifiés.

Lire cette forme invite à interpréter l'ensemble du texte (1,5-80) comme une mise en évidence de la façon dont la Parole venue de « Dieu » touche l'humain et, à peine ancrée

³⁴ La perspective sémiotique développée ici n'interrogera pas l'historicité de ces récits, mais s'intéressera simplement à en qualifier l'énonciation.

en lui, s'y fraie un chemin qui lui est propre. Cet ancrage va de pair avec la conception de deux « *fil*s » par les acteurs humains visés et rejoints par l'annonce. L'histoire qui commence ici est celle de ces deux fils, dont la conception est rapportée à la parole qui les annonce : en effet le premier fils, Jean, sera conçu par un couple âgé et dont l'épouse est en outre stérile, et le second fils, Jésus, par une vierge. Le passage de relais qui s'opère depuis Gabriel jusqu'aux futurs parents va de pair avec la conception de Jésus, d'une part, avec la naissance de Jean de l'autre. Cette entrée en matière engage à découvrir que l'histoire des deux enfants accompagnera la poursuite du texte, pour Jean jusqu'au chapitre 7, et pour Jésus jusqu'au bout du livre. Apparaît en retour que cette histoire est en même temps, du début à la fin, une histoire de la Parole et de ses trajectoires dans l'humain.

LECTURE EN FOCALÉ 1 (O. Robin)

A - LA PAROLE ET SA CIRCULATION

1. Echos autour de la lecture

La « mise en travail » du lecteur

Une promesse de fécondité pour le lecteur

Si la figure du « croire » constitue un des fils de trame majeurs du texte dont la lecture est entreprise dans cet article, ainsi que les articles suivants le montreront, elle se glisse également dans le tissu de la vie du lecteur qui, par conséquent, résonne fortement à la lecture de ce texte. La fin de ces pages reviendra sur ce croire du lecteur engagé par le contact de celui-ci avec Lc 1,5-80, montrant qu'un embrayage originel, un croire primordial, même minimal, fût-il de l'ordre d'une simple curiosité, marque tout lecteur dès avant le début de sa lecture. Baigner dans un monde de parole et d'altérité le prédispose à ne pas trop vite refermer l'Évangile à la lecture d'un tel récit et à accepter que la parole lui rende visite.

De là provient la décision épistémologique d'envisager le contact entre le texte et son lecteur à la manière d'une rencontre, de même nature que toutes celles que le récit met en scène. Une telle décision soutient le constant mouvement d'homologation sur lequel surfent les propositions qui suivent : ce qui se passe dans le texte éclaire ce qui s'opère dans le lecteur et réciproquement. C'est pourquoi il convient d'entamer ce parcours

« méta », parcours de « lecture de la lecture », en remarquant que le texte vient au lecteur, lui rend visite, faisant de chaque lecture l'équivalent d'une Annonciation. Parole issue de la Parole, à la manière de l'ange vis-à-vis de Zacharie puis de Marie et avec la même discrétion, le texte comporte par lui-même une dimension d'annonce et de promesse adressée au lecteur. Celui-ci n'a pas vraiment choisi que quelque chose lui arrive et se présente à lui, mais il lui revient de l'accueillir aussi pleinement qu'il lui est possible, de consentir sans réserve à ce qui lui est promis par le fait même d'entamer un chemin dans le texte et qui, quelque soit sa réponse, adviendra : la fécondité de sa lecture.

Une parole mise en circulation

L'ensemble du récit fait apparaître toute une dynamique de circulation de la parole, depuis la visite de l'ange à Zacharie jusqu'à l'exclamation de ce dernier dans une louange. Une parole provient d'un « en-haut », d'un lieu « divin » : autant de figures qui signifient sa provenance d'un lieu totalement incommensurable à l'espace humain et donc impossible à réduire à la même dimension. Puis elle circule parmi les humains à partir des « fils » qu'elle a engendrés en Elisabeth et en Marie depuis ce lieu « autre ». S'articulent ainsi un mouvement « vertical » et un mouvement « horizontal » de la parole : Zacharie et Elisabeth puis Marie se situent exactement à cette croisée où la parole bascule. Visités par la Parole puis incités à la déployer à leur tour, ils se situent entre un pôle énonciateur unique, porte-parole d'un pays « autre », et un pôle énonciataire collectif, situé résolument dans l'espace des humains ; ils voient la force d'une parole qui ne revient jamais en arrière une fois amorcé son ancrage dans le monde.

Au lecteur est alors offerte l'opportunité d'une double transposition. Première transposition, s'il situe le texte qu'il parcourt en ce nœud où la parole bascule, il le reconnaît comme le fruit d'une énonciation issue d'un « ailleurs ». Le texte devenu parlant, sollicite à son tour un énonciataire collectif – des lecteurs –. Au lecteur s'impose alors cette évidence : il aurait fort bien pu ne pas se trouver à lire, mais s'il lit malgré tout, c'est que la parole a fini par le rejoindre, attestant de l'accomplissement de la promesse selon laquelle la parole finit toujours par atteindre des sujets humains, ainsi que l'expriment à leur manière Marie puis Zacharie dans leurs hymnes de louange. Et il comprend qu'il en est de même pour une infinité de lecteurs que ce même texte a atteints et atteindra encore au long des âges. Seconde transposition, si le lecteur se situe lui-même en ce pôle central dans la circulation de la parole, il se conçoit, en tant que lecteur actualisé puis réalisé par l'acte de lecture, comme fruit d'une énonciation, au moment même de s'envisager comme

virtuellement énonciataire³⁵ du texte. Il se découvre, soudain, vecteur de la parole pour d'autres, malgré ses limites et sa finitude. La force de cette parole sans limite se manifeste à chaque fois dans sa capacité à pouvoir s'instiller dans le limité (texte, corps humain) sans rien perdre de sa puissance illimitée de circulation. Ainsi, le lecteur se découvre spectateur d'une circulation, celle que Marie et Zacharie eux-mêmes voient et mettent en figures dans leur parole de louange, et dont son propre corps se fait le passage. Il saisit de même que la « destination » de sa lecture et de toute lecture est de conduire vers une semblable parole de louange, la sienne puis celles d'autres lecteurs.

Forme et signifiante

Promesse de fécondité

Les fils annoncés à Zacharie puis à Marie adviennent, engendrés dans la parole, indépendamment de l'accueil réservé par l'un et l'autre à l'annonce de l'ange. Si les « fils » sont des figures de la parole prenant corps, il est alors de la nature de la parole de faire naître des corps parlants et rien ne saurait l'entraver durablement. Les fils ne sont en effet pas destinés à ceux qui les engendrent, mais à beaucoup plus large qu'eux : il n'est donc pas possible que ces derniers puissent les retenir. Les voici situés en relais pour cet engendrement, qui ne s'opérera cependant pas sans eux. L'effet de leur consentement ou de leur refus n'affectera pas les enfants, engendrés comme promis : ce sont plutôt eux, les « engendrés », qui seront « transformés », engendrés par l'engendrement des « fils », devenus comme fils et fille de leurs fils. Cette promesse assurée qui, pourtant, s'inscrit dans la vulnérabilité de sujets humains enclins à se dérober, charpente le texte. Elle est énoncée dès le début par l'ange avec le caractère d'une naturelle évidence : il est de sa nature d'entrer dans le monde ; elle prend effectivement corps dans des fils et dans le corps du texte : rien ne saurait freiner son cheminement puisque rien n'est impossible à Dieu ; elle conclut le chapitre 1 de l'Évangile selon Luc en étant assumée dans une louange. En tout cela, elle participe de la forme du texte pour le lecteur. Voici celui-ci invité à croire à son tour que, malgré sa lecture tâtonnante et incertaine, de la fécondité en surgira. Il lui est simplement proposé de se laisser travailler par cette promesse et de s'y « conformer » : cette forme est celle du « oui » donné à la vie de l'autre auquel son propre corps est prêté, par l'Autre et pour les autres.

³⁵ Il n'est pas à proprement parler énonciataire puisque cette position, en tant que l'un des pôles de l'instance d'énonciation, représente un horizon jamais atteint bien que perpétuellement visé. Il n'est plus un simple auditeur, au sens de récepteur passif d'un signal sonore lui apportant quelques connaissances. Il faudrait trouver un autre terme pour désigner la place de voyageur qui le caractérise, définitivement situé quelque part entre ces deux termes.

Une parole mise en circulation

Cette première étape dans l'élaboration du vitrail met très clairement en valeur les deux modes de circulation de la parole, par un effet de ressemblance/différence. L'attention à la parole permise par la sémiotique énonciative³⁶ rend *visible* le passage d'une parole « verticale » à une parole « horizontale », en une articulation qui contribue elle aussi à construire la forme du texte. Est ainsi *manifesté* l'accrochage improbable entre deux dimensions radicalement hétérogènes : la mesure humaine est rencontrée par l'incommensurable divin, le monde infini du « sens » trouve à se glisser dans la texture finie des mots, la parole prend ses quartiers dans la matérialité épaisse du corps du monde et des corps humains. Forme *reconnaissable*, cette hétérogénéité dans l'union ou cette union dans l'hétérogénéité prend corps, c'est-à-dire prend figure, dans le texte : des fils engendrés. Elle provoque un effet de résonance chez le lecteur : lui-même la *reconnaît* en lui. Il se découvre capable de lire l'infini au-delà du fini figuratif ; il accepte que sa finitude puisse être irrigué de l'infini de l'Autre ; il consent à ce que puisse se faire entendre cet infini au-delà de son indépassable finitude. Il se reconnaît « fils ».

2. Résonances au sein de la théorie

Eclairages sémiotiques

La sémiotique énonciative ne prétendra jamais fournir *le* résultat définitif et calibré de la lecture d'un texte : elle ne saurait être assimilée à une technique froide et impersonnelle. Elle prépare en revanche le terrain du lecteur en lui permettant de débrayer de ses attachements inféconds *en* embrayant sur le monde de la parole. En cela, elle ne donne rien mais elle promet : s'ouvrir à la parole dans les textes ouvre toutes grandes les portes du lecteur à sa circulation ; perdre ce qu'on croyait en savoir revient à en désensabler la source pour laisser celle-ci jaillir à nouveau. Lorsqu'elle se laisse travailler par la forme des textes qu'elle lit, la sémiotique énonciative devient à son tour une forme : celle d'un envoyé en provenance d'un « autre pays » ou du « pays de l'Autre »³⁷ qui annonce au lecteur la vie prête à jaillir en lui puis hors de lui. En jouant sur les mots, nous pourrions dire que la sémiotique énonciative, en élaborant ses modèles à l'aune de ces récits d'Annonciation, se fait « sémiotique annonciative ». Ainsi, la sémiotique ne capture pas la parole dans un savoir : elle « conforme » chaque lecteur à n'en être qu'un vecteur, un « ange » en quelque sorte. Puis elle s'efface.

³⁶ Voir plus haut ce que Anne Pénicaud évoque autour de la notion de « relief ».

³⁷ Ainsi que l'ange l'est pour Marie en Lc 1,29.

Ouvertures théologiques

La théologie reçoit ici sa vocation. Elle ne cesse, depuis toujours, d'exprimer par tous les moyens conceptuels à sa disposition que l'hétérogène n'empêche nullement la rencontre et l'union, ou que l'incommensurabilité de Dieu n'est pas inapte à rencontrer l'humain et l'habiter. Une conception de la puissance de Dieu se dessine ainsi, qui renverse nombre de nos projections imaginaires : celle d'une parole que rien n'arrête, qui ne revient pas à lui sans avoir accompli son office, ainsi que le chantent les Ecritures. La force de circulation de la parole, que l'épaisseur de la chair des humains ne peut ni rebuter ni entraver, soutient l'assurance de sa fécondité. Entendre la promesse ouvre la reconnaissance émerveillée de cette circulation et celle-ci, en retour, conforte la confiance placée en un Dieu qui ne saurait tromper. En cela même, Dieu engendre des fils par le biais de la lecture de sa parole et de la contemplation de la forme de celle-ci : la forme est la trace de l'infini de Dieu, dont la caractéristique consiste à parvenir à se glisser dans la finitude humaine. La puissance de Dieu se reconnaît à ce que tout ce qu'il veut advient, mais sans jamais pourtant « blesser » la finitude humaine de son infinitude.

La théologie se fait le chantre d'une puissance de la Parole si infinie qu'elle accomplit tout ce qu'elle veut sans jamais néanmoins « blesser » la liberté humaine : justement parce qu'elle est puissance d'engendrement de cette liberté. La théologie prend alors la forme d'une louange en se faisant louange de la forme de la Parole qu'elle lit. En ce sens très spécifique il pourrait être parlé d'une « théologie de la forme » ou « théologie formelle »³⁸.

3. Ouvertures en direction de l'animation

Dynamiques dans les groupes

Promesse de fécondité

Il n'est pas si facile pour les lecteurs d'un groupe de croire sans hésitation à la fécondité promise de la lecture, surtout lorsque celle-ci prend son temps pour naviguer dans les textes. La tentation du scepticisme les guette, pour peu qu'aspirant à telle ou telle lumière en vue de mieux comprendre le texte, celle-ci ne se présente ni là ni à l'heure où elle était attendue, ni selon la modalité prévue. Un désinvestissement de la lecture, voire la décision d'arrêter peuvent en être la manifestation et l'aboutissement. Le parcours de Zacharie met

³⁸ Nous n'ignorons pas que cette formulation a déjà été employée dans des acceptions totalement différentes. Nous ne la livrons ici que pour ouvrir une réflexion et faute d'avoir trouvé mieux pour exprimer ce qui constitue selon nous un enjeu théologique majeur en lien avec l'acte de lecture.

en figures à merveille les aléas du parcours du lecteur et l'encourage à ne pas céder le pas devant les inerties qui constitue son épaisseur voire son opacité humaines.

Or cela même qui arrive aux lecteurs, lorsqu'ils traversent perplexité, scepticisme et impatience, peut faire l'objet d'une lecture et leur être offert à la manière d'une parole d'ange. S'ils ne peuvent entendre le texte, ils peuvent au moins entendre qu'ils ne l'entendent pas : voici qui inaugure la circulation d'une parole laquelle, tôt ou tard, produira son fruit³⁹. La lecture en groupe, en permettant l'expression de ces mouvements internes aux lecteurs, et en ouvrant la lecture grâce aux figures du texte, offre un magnifique espace de « travail intérieur », de mise en chantiers de ces problématiques complexes du croire, mises en résonance à chaque lecture.

Une parole mise en circulation

La particularité de la lecture en groupe, ce qui la distingue de la lecture ou de l'étude solitaires, consiste en l'infinie diffraction de la parole, du fait que chaque membre se retrouve en position de pôle secondaire d'énonciataire/énonciateur. La lecture en groupe fonctionne ainsi à la manière d'un réseau multipôle, où chacun occupe pour les autres cette place de pôle de basculement, et où le texte joue également ce rôle pour tous. Se laisse aisément deviner l'effet de démultiplication que crée cette situation : la diffraction de la parole lui donne sa dimension fractale, faisant de chaque nouvelle prise de parole d'un lecteur l'occasion d'un événement homologable à l'ensemble du texte de Lc 1,5-80.

Formuler une telle hypothèse ouvre la possibilité de penser l'extraordinaire puissance de la lecture en groupe, laquelle est à la mesure de sa complexité infinie. En consentant à entendre une promesse à chaque ouverture de séance, les groupes et les lecteurs qui les composent découvrent avec étonnement la fécondité de la parole qui les unit dans l'exercice de la lecture. Chacun lit dans la parole des autres l'écho d'une visite depuis le monde de l'Autre et envisage progressivement que des « naissances » promises auront bien lieu. S'ajustant toujours davantage à la Parole de l'Autre par la médiation des paroles des autres, ils permettent à celle-ci de prendre corps en eux ; ils construisent surtout le groupe à son tour comme corps dont l'unité, dans la diversité de ses composantes, fait la beauté : le groupe et sa parole circulante ont pris la *forme* de la Parole entendue.

Positions pour l'animateur

Du côté des animateurs, la problématique est plus subtile car ils occupent d'abord une position de service. Ils ne lisent pas pour eux-mêmes, ils accompagnent plutôt la lecture

³⁹ Situation maintes fois rencontrée en tant qu'animateur de groupe... et pas simple à gérer car provoquant toujours une forme de trouble pour l'animateur.

d'autres lecteurs afin que pour ceux-ci soit accomplie une promesse de fécondité. Ils ne tirent aucun bénéfice direct de la lecture, mais ils sont là pour que des « fils » naissent de la Parole et dans la parole. Paradoxalement, leur désintéressement constitue leur meilleure arme, la voie royale de leur fécondité. Or le désintéressement de tout bénéfice direct, en acceptant par avance l'éventualité de ne rien recevoir *pour soi*, ne peut être que porté par le consentement à une promesse : celle de pouvoir admirer la beauté de la Parole lorsqu'elle engendre des fils.

Voici ce qui constitue paradoxalement le plus beau cadeau *offert aux animateurs*. Eux-mêmes ne lisent pas directement les textes : ils ne font que voir le fruit de ce que la Parole a pu faire en des lecteurs. Ils sont posés au pôle central de basculement évoqué plus haut : n'étant pas rivés aux textes, ils prêtent toute leur attention à la lecture du groupe et son chemin, parcours qui constitue au fond leur véritable texte. Ils y entendent ce qui est de l'ordre de la Parole dans la parole des membres du groupe. La parole circule depuis le texte jusque vers les lecteurs et l'animateur est en position de témoin de cette circulation. Il est comme le lecteur de Lc 1,5-80 qui assiste lui-même à cette circulation dans le texte : l'animateur voit une circulation, celle-là même que contemplent Marie et Zacharie au point qu'ils la mettent en figure dans leur parole de louange. La louange résulte ainsi de l'admiration éprouvée au spectacle de la Parole qui circule librement et sans entrave : telle est la place propre de l'animateur. Les animateurs de groupes de lecture l'expriment d'ailleurs souvent : qu'il est beau de voir un groupe lire ! Au fond, ils en lisent la *forme* en tant que conformée à la Parole et cela suffit à les nourrir de cette même Parole. Une joie imprenable les saisit qui ne les quittera plus et ne fera que grandir. Ce cadeau-là est aussi le fruit d'une lecture et témoigne de ce que le texte a bien fini par rejoindre l'animateur : c'est la joie même d'Elisabeth qu'il lui est donné de goûter.

Situé ainsi au regard de la Parole, l'animateur apprendra et parviendra à s'adresser avec justesse aux lecteurs de son groupe, y compris aux lecteurs demeurés aux marges de la lecture, faute d'un croire suffisant. Il saura trouver les mots qui les aideront à faire de leur non-croire, à l'instar de Zacharie, le levier même de leur ouverture à venir.

B - PLONGÉS DANS LE MONDE DE LA PAROLE

La visite qui vient d'être effectuée à un premier niveau de focale offre déjà de quoi porter un regard décalé sur le texte, en mettant en relief certains des mouvements du lecteur provoqués par sa lecture : le voici déjà pour partie entré dans le « contrat énonciatif » évoqué plus haut par Anne Pénicaud. Mais, au fait, d'où provient la capacité

du lecteur à honorer ce contrat, qui semble innée en lui, étant sauve sa liberté d'y entrer effectivement ou de demeurer sur le seuil ? Le texte lui-même pourrait-il offrir quelques lumières pour répondre à cette question ? Autrement dit, le texte permet-il au lecteur d'accéder aux conditions de sa propre lecture ? Une première exploration était nécessaire avant de pouvoir répondre, au prix d'un paradoxe : était-il possible de lire sans avoir pris le temps de s'interroger sur ce qui le permettait ? Oui, tout simplement parce que l'inverse ne se peut pas : lire suppose une entrée originelle dans le « monde de la parole » dont les textes sont précisément la trace et les modes d'emploi. Seuls ils disposent de la capacité, à la manière d'un rétroviseur – c'est-à-dire toujours dans l'après-coup d'une lecture –, de figurer *pour le lecteur* l'instance d'énonciation entre les deux pôles de laquelle il navigue sans cesse. Seuls, ils font de la lecture une parabole de l'événement originel qui l'a instauré comme potentiellement lecteur avant même qu'il n'y pense, un peu comme les énoncés sont des paraboles de l'énonciation qui les porte. Dans cette deuxième partie de notre réflexion, nous nous situons donc dans une position distancée, découvrant comment le texte lui-même fait entrer son lecteur dans la confiance à propos de ce qui était avant lui et qui ne pouvait que lui être raconté après coup.

Anne Pénicaud, au début de ces pages, nous a introduits dans le monde de la sémiotique énonciative, laquelle se présente comme une paire de lunettes particulièrement ajustée au « monde de la parole », qu'elle sait lire avec finesse. Son approche théorique de la sémiotique énonciative fait donc figure de porte d'entrée dans les textes, en initiant aux conditions de leur lecture. Il n'est de ce fait pas étonnant que des homologies apparaissent entre cette approche méthodique des textes et la manière dont les textes, ici Lc 1,5-80, portent à la manifestation l'instance d'énonciation qui leur a donné le jour : Lc 1,5-80 raconte comment la Parole est entrée dans le monde et la sémiotique énonciative raconte comment le lecteur entre dans la parole (et comment la Parole entre en lui). Les lignes qui suivent exploreront quelques aspects de cette homologation.

Il se trouve que Anne Pénicaud insiste sur la capacité de cette sémiotique à entendre la Parole, dans des textes, à partir de leur forme, en recourant à la notion de « vitrail » : le « monde du sens » est un « monde de formes ». Mais parler de « vitrail » situe d'emblée le point de vue : tout ce qui, dans le monde, se laisse contempler est forme, et donc tout est parole. Au lecteur de ces pages est proposé de se considérer, depuis toujours, comme plongé dans un monde de formes, faute de quoi il ne lui serait pas possible d'entendre la Parole, et donc de lire en vue du « sens ». Nous montrerons que c'est précisément cela que le texte construit.

1. Echos autour de la lecture

Le lecteur mis en « travail »

Une évidence première

Dans le récit de la « double annonce », les deux visites se succèdent en figurant un *dialogue* entre l'ange Gabriel et un acteur humain, Zacharie d'abord, Marie ensuite. Étonnamment, ces deux derniers sont montrés *répondant* à l'ange, sans l'ombre d'une hésitation, malgré leur trouble et indépendamment de leur positionnement dans le croire : il est possible de douter de tout, mais pas du fait qu'il y ait de la parole qui invite à répondre. Or le lecteur de ce texte est posé face à ce dernier d'une manière semblable. Même s'il l'estime étrange (comment un ange peut-il parler à des humains), même s'il n'est pas si naturel d'envisager qu'un texte – un peu d'encre sur du papier – puisse « parler », il n'en continuera pas moins à lire : il peut douter de tout, mais pas du fait que quelque chose se donne à entendre dans le texte qui vient à lui, l'invitant à réagir. Ou alors, il ne serait pas constitué comme lecteur.

Dans le récit de la « double relève humaine de l'annonce », les deux acteurs visités entrent chacun à leur tour dans une louange, parole étrange car adressée à personne en particulier, évoquant chacune le « Seigneur » et déjouant, de ce fait, les lois ordinaires de la parole humaine. De nouveau, dans le texte, ni Marie ni Zacharie ne semblent s'étonner du surgissement soudain, dans leur bouche, de la louange, comme si elle leur était naturelle. Quant au lecteur, aussi incongrue que lui semble cette louange au départ de sa lecture, il n'en continue pas moins à lire et – ainsi que l'expérience le montre – à se laisser lui-même emporter par le mouvement énonciatif de la louange une fois parvenu au terme de sa lecture : pris au jeu de la parole.

Ces deux éléments trahissent une évidence tacite qui, envers et contre tout, n'est pas questionnée : l'existence première du monde de la parole, référé à un lieu situé hors du monde, qui précède, sous-tend et soutient toute activité de lecture, et que le texte figure à sa façon à destination du lecteur. Même si le lecteur venait à contester la vraisemblance d'un tel texte voire à rejeter celui-ci, sa contestation et son rejet mêmes témoigneraient d'un *trouble* naissant en lui *du fait de sa lecture*, mouvement trahissant son *dialogue* actuel avec le texte. Des mouvements comme celui-ci attestent que ce dialogue n'est pas imaginaire, car le « corps » ne saurait mentir. De la sorte, tissant des liens avec ces mêmes mouvements survenant aux acteurs du texte (eux aussi sont *troublés* du fait d'une parole qui les atteint et les dérange), le lecteur se reconnaît engagé dans la parole et

comme enveloppé par elle dès le contact établi avec le texte lequel, comme l'« ange », en tant qu'« *aggelos* » c'est-à-dire « annonceur », représente une pure figure de parole. Les mouvements qui le traversent et le travaillent apparaissent comme sa *réponse* à la visite que le texte lui rend : cela ne s'interroge pas, sauf à scier la branche sur laquelle il est assis. Voici peut-être ce qui le fait entrer, à son corps défendant, dans une forme de louange.

La dimension divine de la parole

Cet événement de parole, en tant qu'événement imprévisible, conduit le lecteur à en reconnaître la dimension d'altérité : « Le corps ne saurait mentir », disions-nous. Cette expression traduit la résistance que le monde de la parole oppose à l'imaginaire humain. Le fait même qu'une parole surgisse sans crier gare, indépendamment de la valeur de véridiction de ses énoncés, dérangeant repères et habitudes, trahit son aspect réel : se manifeste ainsi la force de l'énonciation. Le lecteur cherche-t-il à identifier la provenance de cet « effet de parole » et de sa nouveauté ? Un immense point d'interrogation lui vient pour toute réponse : « ... de quel pays cela vient-il ? ». Un « quelque chose d'autre » se dévoile, provenant d'un « lieu d'énonciation » inaccessible, engageant un inépuisable chemin de quête. Cet événement de dévoilement se trouve souligné à l'intention du lecteur par le texte lui-même : « ... et elle se demandait *de quel pays* pouvait être cette salutation... » (1,29) ; « ...et Elisabeth fut remplie de Souffle saint, et elle donna de la voix vers le haut (...) : « Et *d'où* à moi ceci, que vienne la mère de mon Seigneur vers moi ? » (...) » (1,43).

Le texte offre alors au lecteur de quoi désigner cette altérité, en lui présentant, par le biais de l'ange, la figure de « Dieu », figure vide de qualification et posée, elle aussi, comme une évidence qui ne se questionne pas. S'il respecte ce silence du texte, le lecteur peut être amené à considérer « Dieu », figure vide de tout référent, comme la plus adéquate pour désigner le monde de la parole dans son altérité ajustée, telle qu'elle lui a été manifestée *dans* sa lecture et *par* sa lecture. Cette altérité se fait si radicale, bien qu'en même temps si reconnaissable, qu'il n'est pas d'autre manière de la signifier qu'une énonciation en forme de question étonnée qui n'attend aucune réponse. Le texte devient, pour le lecteur, « Parole de Dieu ».

Forme et signifiante

Le lecteur est donc saisi par les mouvements que provoque la visite que lui rend le texte ; mais *comment ce dernier s'y prend-il* pour parvenir à les lui faire éprouver ? Cette

question invite à prendre en compte la forme du texte en tant que provoquant la lecture, autrement dit sa signifiante.

L'évidence du monde de l'énonciation

Le mouvement de la parole dans le texte dit déjà quelque chose de sa forme. Il construit, à destination du lecteur, un dispositif très précis. L'observation attentive des acteurs Zacharie et Marie, cela a été dit, montre leur familiarité avec le monde de la parole, à tel point que le texte tout entier baigne dans ce climat, y baignant le lecteur à son tour. Jamais, en effet, ils ne mettent en doute la parole en tant que telle, à l'inverse des docteurs de la loi qui, dans le même évangile (5,17-26), portent la contestation jusqu'à cet extrême, en parlant de « blasphème » à propos de Jésus. Le texte prend donc, pour le lecteur, la forme d'un « bain de paroles ».

De plus, apparaît un parcours de la parole quasiment identique pour Zacharie et pour Marie – même si celui de Zacharie s'avère un peu plus tortueux –, circulant d'une parole entendue venue d'ailleurs jusqu'à une parole proférée en forme de louange. La louange, témoignant de leur ajustement à la parole entendue (l'irruption dans leur énoncé de la figure du « Seigneur », par exemple, le manifeste) les montre ayant accompli un chemin d'énonciateurs, les rendant aptes à énoncer une parole faisant « sens » pour les générations à venir. Une circulation s'instaure entre une origine et un accomplissement. De la sorte le texte laisse apparaître en creux, dans tout son tissage d'ensemble, l'instance d'énonciation telle que la sémiotique l'a conceptualisée : la *forme* du texte en devient une manifestation laquelle, à son tour, appelle le lecteur à sa quête et à sa lecture. Mis en présence de la forme du texte, le voici invité à son tour dans ce même voyage entre origine et accomplissement. Il lui est simplement proposé de consentir à l'advenue de cet événement de parole. L'instance d'énonciation, rendue lisible par le parcours de parole opéré en Zacharie et Marie, simplement offerte, manifeste ainsi sa présence insaisissable et son antécédence.

Par son contact avec la forme du texte, le lecteur est secrètement appelé de se déplacer. Il est transporté depuis son propre point de vue humain vers celui, « divin », du monde de l'énonciation. A la mesure de l'humain, le « divin » paraît si extérieur à la vie humaine qu'il ne peut que lui être totalement étranger. Mais si les choses sont vues à partir de l'instance d'énonciation, le « divin » est, inversement, totalement naturel et nécessaire à la vie humaine, comme l'air qu'il respire. La présence et l'initiative gratuite du divin, qu'il n'avait jamais appréhendées, deviennent lisibles pour lui, soutenant son acte de lecture et de parole.

Une parole qui vient d'ailleurs

Le dispositif constitué par un ange – réalité indéfinissable sauf à dire qu'il s'agit d'une pure figure de parole –, envoyé par « Dieu », entrant en dialogue avec un(e) humain(e) somatiquement situé(e), représente on ne peut mieux l'hétérogénéité dans la rencontre : la parole apparaît alors comme le point de contact permettant cette rencontre improbable. Présenter ce dispositif sous cet angle donne à la parole tout son prix et rend compte de sa force très particulière. Le fait même qu'il y ait de la parole, et cela à chaque fois qu'il y en a, dit très exactement que, *de fait*, l'improbable advient, l'hétérogène se rencontre, provoquant l'étincelle d'une connexion dont la parole est l'indice. La double figure de l'âge et de la virginité qui, lue sous l'angle somatique, traduit une fécondité impossible, mise en contact avec la validation immédiate des annonces, construit figurativement pour le lecteur l'improbable qui advient et oriente son regard du côté de la parole comme le lieu « réel » où se passe ce qui doit advenir.

La seule position qu'il convient d'adopter est celle d'un consentement, d'une admiration face à cela. En douter ne l'empêche nullement d'advenir puisque de la parole il y a⁴⁰. Or consentir n'est pas chose aisée, comme le montrera notre lecture du parcours de Zacharie. Une hypothèse peut alors être proposée pour éclairer l'ensemble de la lecture à venir et rendre compte de la signifiante du texte : le texte vient au secours du lecteur pour le guider vers le plein consentement à la parole qui vient à sa rencontre. Il aurait la *forme* de sa pédagogie.

2. Résonances au sein de la théorie

Eclairages sémiotiques

L'évidence du monde de la parole : un embrayage primordial

Les remarques formulées ci-dessus montrent l'écart établi avec d'autres lectures, y compris sémiotiques, du même texte, tout en se situant dans leur continuité. L'accent est habituellement porté sur le contraste entre le non-croire de Zacharie et le croire de Marie, permettant d'identifier un parcours de débrayage que Zacharie devra accomplir avant un embrayage final et spectaculaire. En cela, le parcours de Zacharie, vu sous cet angle, fait écho au parcours effectué par le lecteur sous l'auspice de la sémiotique figurative, ainsi que décrite dans le préambule de cet article. Par opposition, la position de Marie

⁴⁰ Il est possible de songer ici au « Au commencement/principe était la Parole » de Jean. La Parole est ainsi posée comme fondement de tout le reste, ce qui s'impose de soi et ne peut être mis en doute car douter, voire ne pas croire est, d'une manière ou d'une autre, déjà se situer en elle, fût-ce au prix d'un suicide.

correspond à un parcours d'embrayage, comme cela sera vu. Mais l'entrée originelle du lecteur dans le monde de la parole ouvre une autre perspective : et si un parcours de lecture à *partir de* l'embrayage s'avérait possible ? Sous cet angle, la position de débrayage de Zacharie apparaît elle-même sur le fond d'un embrayage préalable vis-à-vis du monde de la parole, et l'embrayage constitue la condition du débrayage plutôt que l'inverse. Le parti pris de la sémiotique énonciative d'engager sa lecture à partir de tout ce qui, dans les textes, construit la parole, trouve là une justification textuelle.

Evoquer cette évidence du monde de la parole comme fondement de la lecture proprement dite, ainsi que proposé dans cet article, revient paradoxalement à avoir déjà commencé la lecture : il a bien fallu plonger dans le texte pour pouvoir reconnaître et expliciter, par écho, le fait d'être déjà plongé dans la parole. La lecture du texte elle-même permet, en effet, de prendre la mesure d'un don offert au préalable, permettant à son tour l'entrée dans le monde déployé par le texte, un monde de parole justement. Autrement dit, pour poser les conditions de la lecture, nous avons déjà dû commencer par lire. Rien de paradoxal ou de tautologique, cependant, dans une telle affirmation : le don de la parole a permis de lire, puis la lecture a permis de *discourir* après-coup sur la nécessité de ce don pour pouvoir lire.

Il a été vu que la partie introductive d'Anne Pénicaud au présent article jouait le rôle d'une porte d'entrée à la lecture. Cette partie introductive, à sa manière, permet donc d'entrer dans le monde de la parole, par la voie théorique. Mais en cela, si entrer dans le monde de la parole est le fruit d'une lecture qui fait toucher du doigt un don primordial, alors une exposition théorique de la sémiotique énonciative joue un rôle comparable : elle apparaît elle-même comme une forme de lecture qui désigne le don originel. De fait, il faut bien avoir lu le texte pour élaborer, à partir de lui, les modèles qui permettent ensuite de le lire dans une plus grande profondeur ! La théorie qu'élabore la sémiotique énonciative n'est ainsi pas autre chose qu'une lecture : la lecture de l'acte même que représente la lecture d'un texte. Lire la lecture d'un texte, s'interroger sur ce en quoi consiste cet acte de lecture revient à porter à la lumière ses conditions de possibilité. Mais, pour un sémioticien, cette lecture plus fondamentale ne peut pas provenir d'ailleurs que du texte lui-même. La réflexion théorique ne consiste pas à importer des concepts extérieurs pour les plaquer sur la grammaire propre de l'acte de lecture, mais à faire *dialoguer* ces concepts issus d'autres champs avec l'expérience de la lecture, voire à en forger de nouveaux à partir de cette expérience.

Procéder ainsi s'avère très cohérent avec ce que dévoile le texte : il n'est pas possible de « partir de quelque chose », d'un principe théorique ou d'un présupposé, qui

constituerait le point de départ de tout le reste. Le sujet lecteur ne se donne pas à lui-même son principe de lecture : il le reçoit, le découvre déjà à l'œuvre au moment même où il s'interroge à son propos. C'est une autre manière de formuler la conviction selon laquelle le lecteur se découvre, depuis toujours, plongé dans le monde de la parole, avant même qu'il n'y pense. Il lui revient simplement de consentir à cette présence immédiate bien qu'infiniment distante, et de s'y ajuster. Tel est le présupposé que, humblement, la sémiotique énonciative s'est formulé, en fidélité avec ce qu'elle avait elle-même reçu.

Une lecture à partir de la forme

Zacharie et Marie « lisent » respectivement la parole de l'ange et y réagissent par un trouble. Marie et Elisabeth « lisent » respectivement l'irruption du monde de l'Autre dans les paroles qui les atteignent et le manifestent par leur énonciation en forme de question ouverte sans réponse. Chacun de ces acteurs souligne sa capacité à lire à partir de la forme : ce ne sont pas les énoncés en tant que tels qui les affectent, mais l'énonciation portant ces énoncés. Lorsque, ensuite, Zacharie manifeste son non-croire, c'est justement en délaissant l'énonciation pour prêter attention aux énoncés. L'énonciation alimente la circulation de la parole par son énergie, en-deçà ou au-delà des énoncés qui la manifestent. Les textes s'en font les témoins, à condition de disposer des bonnes « lunettes » pour le discerner. De cette découverte est née la sémiotique énonciative, qui s'est progressivement ajustée aux textes qu'elle a lus en mettant précisément en relief le fonctionnement de l'énonciation *dans* les textes.

Or lire à partir de l'énonciation produit des effets dans le lecteur autrement plus puissants que la seule prise en compte des énoncés. Cela se manifeste par les résonances opérant dans les acteurs (le trouble de Zacharie et de Marie) autant que dans le lecteur : une dimension affective dans la lecture déborde tout ce que l'intelligence cognitive peut saisir. Une hypothèse en découle : la forme des textes peut être considérée comme ce qui circule de manière extrêmement fluide au cours de la lecture au point d'être accueillie de façon bien plus rapide par les lecteurs, en-deçà de leur maîtrise consciente. De sorte que s'il est vrai que chaque sujet humain baigne dans la parole, la parole étant essentiellement une forme, chaque sujet baignerait donc dans un monde de formes qui le précède et disposerait d'une sorte d'« organe » de perception spécifique destiné à l'identifier aisément (à condition que cet organe soit éduqué et valorisé). La puissance de vie ainsi reconnue par le lecteur du fait d'être immergé dans un monde de formes lui permet, selon sa manière propre, de reconnaître le texte comme « Parole de Dieu », c'est-

à-dire provenant de « Dieu ».

En cela, la forme se propose mais ne s'impose pas. Elle représente une dimension de profondeur du texte et il n'est possible de l'envisager qu'à partir du moment où il a été renoncé au fantasme d'en maîtriser la mécanique. La forme, par conséquent, surgit dans son altérité au moment même où le lecteur prend contact avec le texte qu'elle fait tenir. Elle constitue le support de l'étrangeté du texte qui vient déranger le lecteur avant même qu'il y pense. En cela, elle fait effet de surgissement du divin auprès de l'humain, et comprend une dimension d'infini qui ne peut que saisir le lecteur et le troubler : si ces propositions sont justes, la forme représenterait la capacité du « divin » d'entrer en relation avec la scène de l'humain, sa capacité à faire sens, autrement dit sa signifiante propre.

Ouvertures théologiques

Cela conduit à un positionnement théologique différent de celui qui est né de la pratique de la sémiotique figurative. Dans ce dernier cas, c'est la position de l'énonciateur qui est visée, pour reprendre les termes de Anne Pénicaut, dans un chemin de débrayage continu, conduisant à élaborer des énoncés sur « Dieu » dont la caractéristique consiste en ceci qu'ils avouent leur impuissance à en dire quoi que ce soit de définitif ou d'exhaustif. Du côté de la sémiotique énonciative, c'est plutôt la position d'énonciataire qui constitue l'index du discours théologique. Celui-ci portera sur ce qui se manifeste, dans le corps des hommes et du monde, des effets de l'énonciation à partir de l'énonciateur. Les énoncés produits ne porteront pas sur « Dieu » en tant qu'objet du discours, mais sur les fruits de son acte divin d'énonciation, sur la manière dont des corps deviennent plus humains à l'écoute de la Parole. Or ces fruits sont à leur tour assimilables à de nouveaux textes donnés à lire, des « événements signifiants » représentant une position d'énonciateur délégué, pôle originaire, dont la lecture conduit d'autres lecteurs à se mettre à leur tour à l'écoute de la position originelle d'énonciation afin de s'y ajuster. « Dieu » vu par ses fruits et leur fécondité de génération en génération, plutôt que pour lui-même : deux positions non contradictoires, qui doivent être précieusement gardées en tension, en tant que leur articulation elle-même dit aussi quelque chose de Dieu.

3. Ouvertures en direction de l'animation

Dynamiques dans les groupes

Cette question de la précedence du monde de la parole et de son altérité radicale touche très concrètement la vie des groupes et éclaire la problématique de leur

démarrage. Un groupe ne se lance en effet jamais dans la lecture sans franchir un « sas » dont la fonction consiste précisément à manifester l'antécédence du monde de la parole. Les modalités peuvent varier à l'infini mais une même logique profonde se reconnaît. Poser le cadre de la lecture en déclarant la place première de la parole ; renouer le fil de la lecture et de la parole dans le groupe par quelques échos de la lecture précédente ; prendre un simple moment de silence afin de se souvenir que la parole provient d'un « ailleurs » qui ne se maîtrise pas et qu'elle se reçoit comme elle se donne ; prendre un temps de prière lorsque le groupe réunit des croyants... autant de dispositifs qui, d'une manière ou d'une autre, rappellent au lecteur la prégnance et l'antécédence de l'espace de la parole et l'y inscrivent. Se retrouve cette discipline que les grands spirituels encouragent, qui consiste à ne jamais manquer de commencer une oraison⁴¹ par une « mise en présence de Dieu » : un indice parmi d'autres que la lecture au sein d'un groupe en sémiotique énonciative s'apparente à un exercice spirituel.

Réciproquement, refuser de se considérer comme porté par un monde de paroles (ce qui revient, disions-nous, à scier la branche sur laquelle on est assis), conduit à des dysfonctionnements de la parole, repérables dans l'accompagnement spirituel comme dans l'animation de groupe et, plus largement, dans les relations humaines de la vie courante. L'impossibilité de parvenir à se décentrer de son propre monde de valeurs et de savoirs afin de s'ouvrir à l'étrangeté du monde des autres en est une forme courante : aucune rencontre vraie ne s'avère alors plus possible.

Positions pour l'animateur

Cela suppose pour l'animateur de s'inscrire lui-même, d'une manière aussi systématique (même très personnelle) que possible dans cet espace, de ne jamais démarrer un groupe sans s'accorder intérieurement le temps de pratiquer cet « exercice ». Cela lui permettra d'aider le groupe et ses membres à le faire, même de façon non formalisée ou explicite : une manière d'instaurer une sorte de climat. Pour l'animateur, l'enjeu est primordial : rendre aussi fécond que possible le débrayage qu'il instaure vis-à-vis du groupe du fait même de sa position d'animation.

⁴¹ Que l'on pourrait définir, très grossièrement, par analogie avec Lc 1,5-80, comme un espace et un temps de rencontre personnelle et de dialogue entre le sujet et un « aggelos » venu de « la part de Dieu ».